

La bombe BHL : les retombées

Provocateur ? Dangereux ? Ou au contraire utile ? Le livre de B.-H. Lévy a incité René Rémond, Alain Besançon et Jorge Semprun à répondre.

René RÉMOND :

Rhapsodie en mineur

« *L'idéologie française* », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 341 pages).

Quel livre étrange, où l'on trouve tout autre chose que ce qu'il promet ! On attend une étude d'histoire, et c'est tout sauf de l'histoire : un livre d'humeur, polémique, une profession de foi. C'est le pamphlet qui donne le ton. Les épithètes sont un bon indice à cet égard : « obscène » est le mot qui revient le plus souvent, suivi des quatre « i » : « ignoble », « immonde », « infâme », « ignominieux ». On est loin de l'histoire, et proche de Jean-Edern Hallier.

Et pourtant, Bernard-Henri Lévy entend bien énoncer une thèse. On devine par quel enchaînement il y est venu. Au principe, l'effroi — combien légitime ! — que lui inspire la renaissance de l'antisémitisme : il s'interroge sur ses racines. Remontant le cours du temps, il tombe sur Vichy, et se convainc d'une vérité que les historiens ont avant lui mise en évidence : que l'épisode n'est pas un accident né de la défaite, mais la résurgence de courants anciens. Le voilà parti à la recherche de leurs sources. Il désigne à la vindicte quatre responsables : Barrès, Péguy, Sorel, Maurras, les pères fondateurs du fascisme qui serait le dénominateur commun de ce qu'il décide de baptiser « l'idéologie française », comme s'il n'y en avait qu'une et que ce fût celle-ci. Ainsi, ce serait la France qui aurait inventé le fascisme, ou le national-socialisme, les deux notions étant interchangeable et aussi peu définies l'une que l'autre, si ce n'est par le racisme. La pensée allemande est innocentée, et Bernard-Henri Lévy regrette presque que nous n'ayons pas mieux connu Marx, dont la pensée nous aurait préservés des déformations nationalistes

que les introducteurs en ont présentées.

Cette thèse est un mélange d'idées justes qui ne sont pas neuves et d'idées neuves qui ne sont pas justes. Bernard-Henri Lévy s'imagine être le premier à dire certaines choses. Quand tordrait-on le cou au préjugé qui voudrait que l'histoire de cette période soit encore inconnue parce que refoulée dans l'inconscient collectif ? Voilà trente ans que les historiens multiplient les travaux sur elle. Au reste, Bernard-Henri Lévy ne les ignore pas, puisqu'il s'y réfère, mais cela ne l'empêche pas d'emboucher la trompette pour enfoncer des portes à travers lesquelles s'est engouffrée depuis longtemps toute une cohorte d'écrivains. L'idéologie de la Révolution nationale a rencontré des sympathies ailleurs qu'à droite ? La belle découverte que voilà ! Le fascisme a aussi des origines à gauche ? C'est même ce qui le différencie de la droite classique, et Bernard-Henri Lévy aurait dû en tenir compte avant d'identifier tout Vichy au fascisme ! Quant au fait que les communistes en 1940 adoptent une attitude qui n'est pas de résistance, qui ne le sait depuis quelques années ?

Pour ce qui est des idées neuves, quelle fantaisie ! Les survivants de cette époque ne seront pas peu surpris d'apprendre que l'allégresse était le trait dominant de ces années tragiques et que ce peuple prostré s'était jeté à corps perdu dans une révolution qu'on nous dit fraîche et joyeuse. Evidemment, à se fier aux discours de Pétain et aux dires des collaborateurs de Paris qu'on mêle gaillardement, la démarche appelle d'expresses réserves. Dans son principe aussi, rien à dire : elle s'appuie sur des textes. Mais quels textes ? Uniquement de quelques écrivains. Démarche élitiste qui réduit les sentiments profonds d'un peuple aux exercices de quelques intellectuels. Surtout, l'usage de ces textes défie souvent le bon sens : ce qu'on admettrait d'un autodidacte n'est pas acceptable de qui prétend révéler une vérité cachée. C'est une rhapsodie de passages détachés de leur contexte, détournés de leur sens, rapiécés sans tenir compte des différences de temps



BHL (à droite de Simone Veil) APRÈS L'ATTENTAT DE LA RUE COPERNIC

et de connotation : cela a-t-il un sens d'accabler Péguy pour l'emploi du mot « race », comme si sous sa plume il avait même signification que pour Rosenberg ? Ne parlons pas de la diffamation dont Mounier et *Esprit* sont victimes. Bernard-Henri Lévy opère comme les procureurs soviétiques. Sa façon de faire a un nom : l'amalgame.

Et pourtant, le livre pose de vraies questions sur le peu de racines du libéralisme ou la faiblesse de la démocratie. La dernière partie m'a touché par sa passion sincère pour la liberté. Elle ouvre un grand débat : celui du choix entre une pensée universelle, rationnelle, affranchie des contingences de l'histoire, et une pensée attachée aux réalités concrètes entre la culture et la nature. Mais, à trop prouver, le livre manque le but visé. A en croire son auteur, la France ne compterait que des fascistes : a-t-il jamais entendu parler de l'antifascisme ? Pas un mot des familles dont la mention affaiblirait la thèse : des radicaux aux sociaux-démocrates et aux chrétiens-démocrates. Le vrai problème du fascisme en France n'est pas posé, celui des raisons pour lesquelles avant 1940 la France, qui serait la mère du fascisme, n'a pas succombé à la tentation quand ses voisins s'y abandonnaient et pourquoi il n'a pas fallu moins qu'une catastrophe pour l'y précipiter — à supposer encore que Vichy soit bien fasciste.

Quelle pitié de penser que ce livre dans sa prétention à dispenser une vérité jusqu'alors cachée risque de faire perdre une part de l'acquis laborieusement constitué par les historiens ! ●



PHILIPPE SYGMA

Alain BESANÇON :

Un livre à oublier

Dans l'exploration des aspects les plus déplaisants — communistes, nazis, fascistes, antisémites — de la pensée européenne, et particulièrement française, plusieurs historiens ont fait œuvre sérieuse, inspirée par l'esprit de vérité. Hannah Arendt, David Cauter, Annie Kriegel, Ernst Nolte, Robert O. Paxton, Léon Poliakov, Zeev Sternhell, Jacob L. Talmon, Eugen Weber, Michel Winock, et bien d'autres, chacun selon ses forces, ont produit des vérités dures à entendre. Cependant le public leur en a su gré, en a conçu pour eux de la reconnaissance et du respect, et voici pourquoi : parce que la vérité, même si elle fait mal, fait du bien. Parce que la paix publique, un moment dérangée par le rappel à la mémoire, se retrouve plus forte une fois que le passé est éclairci et que la justice est rendue.

A partir de tous ces ouvrages, composer un centon de citations odieuses, d'ailleurs exactes et déjà connues ; les réunir en une entité compréhensive sous le titre « L'idéologie française » ; multiplier des analyses qui, au contraire des citations, sont nouvelles et inexactes, voilà à quoi s'est attelé Bernard-Henri Lévy. Son ouvrage n'atteint pas le niveau requis pour que la critique proprement intellectuelle puisse s'exercer. Ce qu'il dit, par exemple, de la Sorbonne du début

du siècle ou du communisme français pendant la guerre fera sourire ceux qui ont quelque teinture de la question mais ne leur facilitera pas la réfutation : cela n'a rien à voir avec la réalité.

Ce livre est néanmoins écrit dans un style boursoufflé, forcené et frénétique. Que vise-t-il ? A troubler la paix publique et ainsi se faire honneur ? Il peut réussir sur le premier point mais pas sur le second.

Parlons net : la bonne entente, la paix, n'est pas facile entre les différentes communautés qui habitent ce pays. En ce qui touche à la communauté juive, elle n'a jamais été de soi. Il a fallu la construire, veiller sur elle continuellement, la rétablir quand elle était menacée. Il en sera toujours ainsi, et il est beau que depuis trente-cinq ans nous jouissions à peu près de cette paix comme d'un bien précieux et commun. Elle n'est pas fondée sur un oubli mais au contraire, comme je l'ai dit, sur une scrupuleuse et parfois douloureuse enquête sur le passé. Toutefois, il n'y a que la vérité qui soit préférable à la paix parce qu'elle l'enveloppe et la consolide. L'appel étourdi aux passions haineuses (même si on ne les éprouve pas) la détruit gratuitement pour la confusion de l'auteur et le malheur de tous.

Je propose donc dans l'intérêt général — y compris celui de Bernard-Henri Lévy — que nous oublions ce livre. Il y a deux passions normalement nobles, mais qu'on peut dévoyer et, par elles, manipuler le public à des fins troubles : l'antifascisme et l'anti-antisémitisme. Si ce livre pouvait faire réfléchir sur ce fait, il n'aurait pas été entièrement inutile. ●

Jorge SEMPRUN :

Un débat nécessaire

Y aura-t-il un débat ? Une analyse des faits historiques que brasse cet essai, et pas seulement de ses tics de langage ? En tout cas, « L'idéologie française », de Bernard-Henri Lévy, mériterait une véritable discussion. Il serait regrettable que l'establishment universitaire et idéologique français — vexé depuis longtemps parce que BHL le court-circuite avec insolence et qu'il établit par-dessus les têtes institutionnellement pensantes son contact avec les lecteurs, fort nombreux, ce qui aggrave son cas ! — parvienne à dévier vers des points secondaires d'érudition, vers certains raccourcis théoriques un peu trop vertigineux, le débat.

Débat sur le fond, donc. Débat sur le fil rouge des thèses ici avancées et qu'on peut résumer ainsi, à l'emporte-pièce : depuis un siècle, un tissu idéologique s'est tramé dans ce doux pays de France, avec des thèmes de droite et de gauche, et cette « idéologie française » est celle d'un fascisme spécifique, bien de chez nous. Je veux



DOTATION KODAK GRAND REPORTAGE

Pour les jeunes de 18 à 30 ans.

Pour participer à la dotation 1980/81, les formulaires doivent être retirés avant le :

15 Février 1981

à " Dotation KODAK grand reportage " 8, rue Villiot 75594 Paris Cedex 12.



La Dotation KODAK, si elle est accordée reste l'entière propriété des auteurs des photos ou des films. Elle n'implique aucune contrepartie publicitaire.

dire : de chez vous. Car je suis étranger dans ce pays, même si j'en ai volé la langue, situation qui ne m'autorise à aucun sentiment de supériorité (pour ce qui est du fascisme, en Espagne, nous n'avons aucune leçon à donner !) mais qui me donne, je l'espère, une meilleure distance critique.

Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que certains des meilleurs travaux historiques sur la longue mise en place de cette idéologie française sont l'œuvre de chercheurs étrangers. Sans négliger, en effet, les apports d'un René Rémond, entre autres, il faut bien admettre que les choses les plus aiguës, les plus éclairantes — et les mieux documentées — sur cette France profonde ont été écrites par des hommes comme Zeev Sternhell, Robert O. Paxton et Stanley Hoffmann, pour n'en citer que trois. C'est en s'appuyant explicitement sur leurs travaux que Bernard-Henri Lévy fouille les non-dits et les refoulements d'une mémoire collective prompt à oublier certains moments cruciaux de son histoire — la dictature de Vichy, par exemple — ou certaines obsessions récurrentes — la xénophobie, l'antisémitisme, en particulier. Mais « L'idéologie française » n'est pas, et ne prétend nullement être, pur travail d'historien. Il ne s'agit pas seulement de revenir sur le passé, fût-ce pour l'éclairer dans ses recoins obscurs. Il s'agit de l'analyse d'un présent incertain, inquiétant.

Quand on voit renaître l'antisémitisme français, sous sa forme la plus scandaleuse de la bonne conscience populiste et chrétienne ; quand on observe une nouvelle articulation de la pensée raciale, sous la forme mensongèrement neutre de la tradition indo-européenne ; quand on constate que le PCF plonge allégrement dans une xénophobie électorale et plébéienne ; quand on assiste à une fusion inédite des thèmes traditionnels de la « droite révolutionnaire », selon la formule du livre magistral de Sternhell, et des thèmes actuels d'une ultra-gauche non pas vieille, mais gâteuse, sous le prétexte de défendre la liberté d'expression de l'antisémitisme faurissonien, il y a de quoi prêter au travail de Bernard-Henri Lévy une attention qui dépasse les humeurs de la mode et le mode de l'humeur.

Et sans doute cet essai s'arrête-t-il, pour l'essentiel, au seuil d'une exigence qui lui est implicite, celle d'une stratégie démocratique. L'auteur le proclame lui-même, lorsqu'il affirme qu'il est temps « d'élaborer d'autres desseins, de réfléchir enfin aux lignes de cet antifascisme conséquent dont nous invoquons si souvent le patronage sans toujours prendre la peine de le penser jusqu'au bout ». Prenons-la donc, cette peine. Pensons cette stratégie jusqu'au bout, à commencer par un véritable débat sur « L'idéologie française ». ●

ESSAIS

D'un miroir l'autre

« *Mishima ou la vision du vide* », de Marguerite Yourcenar (Gallimard, 125 pages). « *La mer de la fertilité* », tome III : « *Le temple de l'aube* » ; tome IV : « *L'ange en décomposition* », de Yukio Mishima (Gallimard, 356 et 250 pages) ; traduits de l'anglais par Tanguy Kenec'hdu.

Et voilà la sage Yourcenar, nouvelle immortelle attachée au destin d'un autre glorieux voleur d'éternité : l'impétueux Mishima. Hasard d'une houle tardive née peut-être à Hiroshima, puis venue mouiller le rivage de Mount Desert Island ? Une même vague plutôt les fait tous deux se rejoindre et les roule sur l'improbable plage, où ils échangent leurs coquillages d'encre : celle du courage et de la révolte contre l'inanité du monde. Un même amour aussi, accidentel comme ils le sont tous, pour une culture humaniste immense, presque cosmique.

Et l'acier bleu des célèbres « Yeux ouverts » reflète, à dix ans de distance, l'éclair glacé d'une dague nue : celle par laquelle, en 1970, Yukio Mishima versa son propre sang. Car il s'agit bien d'une vision, d'une voyance. Marguerite Yourcenar échappe ainsi aux lois de perspective habituelles et glisse étrangement de la littérature à l'être, tout autant — et presque davantage — préoccupée de l'auteur que de ses livres. Avec le même attentif détachement que dans « Souvenirs pieux » ou « Archives du Nord », le regard attardé sur les nombreuses photographies où s'auto-portraitisa avec soin Mishima, elle interroge les biographes, déroule le film tiré de la nouvelle « Patriotisme », digne répétition du suicide rituel qui allait suivre.

Yourcenar montre et voit : un écrivain aux prises avec les mots et le doute, un artiste cruellement soucieux de ressembler à son œuvre, parfaite et fragile, pour s'y abolir. Elle écoute, intérieure, la rumeur pourpre du sang qui bat aux tempes, de la vie qui s'enfuit et laisse enfin place « *au grand vide bouddhique qui efface tout* » ; comme déjà, dans « L'œuvre au noir », elle l'avait fait pour Zénon dans sa prison de Bruges. Nul doute qu'elle ne partage, à sa façon, ce mépris oriental pour l'aventure individuelle « *si petite dans l'immensité du temps* » et admire la mort volontaire du Japonais : « *à peu de chose près son chef-d'œuvre* ».

Reste, au cœur de « *La mer de la fertilité* » et de ce tombeau de Yukio Mishima que Yourcenar édifie à l'écri-



YUKIO MISHIMA EN COSTUME TRADITIONNEL DE SAMOURAI

vain disparu, une sorte de jardin de sable, aveuglant sous le soleil blanc, où l'homme ne se devine qu'aux sillons passagers tracés par son râteau. C'est cet enclos sacré encadré de murs opaques qu'entrevoit le sombre héros du « Temple de l'aube » et de « L'ange en décomposition » au terme de sa quête.

Honda, voyeur vieillissant, éperdu de foi en la réincarnation bouddhique, fugue alors du monde des certitudes et comprend soudain être seulement un miroir parmi d'autres miroirs, captant une seule lumière qu'il ne garde jamais : celle, au-dessus de lui, du merveilleux ciel vide découpé par la muraille. Il se sait désormais fantôme d'une mémoire sans origine, porte-voix d'une parole sans amarres. Lui seul réfractait les « anges » qu'il poursuivait : Kioyaki (« Neige de printemps », tome I), Isao (« Chevaux échappés », tome II), Ying Chan (tome III) et le diabolique Toru (tome IV). Tous s'éloignent et s'évanouissent, « *comme les traces d'une haleine sur un plateau de laque* », dans le silence des réflexions infinies.

L'occasion était belle pour Marguerite Yourcenar de dresser la géographie imaginaire d'un tel jardin et de répéter à nouveau ce que ses propres romans disaient déjà. ●

REMY LILLET